

## Tout un monde fait d'une seule rue

Le piéton avance de son côté, sur un rebord placide qui ne se soulève pas sous son pas, tracé au renfort de briquettes et à angle droit qui parfois s'étrique dans les aigus ou s'affaisse dans les obtus. Il le sait ; du haut des vitraux des tours, des meurtrières des immeubles, des carreaux des temples qui bordent la grand-rue, l'agent le lorgne invariablement à travers ces épaisseurs de verre. Il arraisonne la cadence, inverse les trajectoires, laisse passer les passants sur l'enfilade d'asphalte qui paraît s'amenuiser le long d'une large chaussée, enchâssée entre ce trottoir et le trottoir opposé, faite de terre meuble, de résidus sablonneux et de caillasses. Personne n'est supposé mettre un pied sur le sol brut de cette croûte terrestre médiane ainsi longée par les bordures de bitume latérales. Elle est un sentier de grande randonnée où décortiquer les graines de tournesol et soulever le détail du soleil à la fin d'un point de fuite.

En contrepoint, le piéton s'est précisément arrêté, campé sur ses pieds, à l'affût de quelque chose qui pourrait changer de cours. Ici, il s'attend à une apparition extraordinaire, une charrette à bras tracté par un paysan, une ombrelle ballotée par un cheval du désert qui prendrait la perpendiculaire tandis que lui maintiendrait, flegmatique, sa trajectoire rectiligne.

« Reprenez-vous ! » lance l'agent au bipède chaussé, de fait, sommé de poursuivre sa marche. C'est alors que deux coureurs dégingandés, l'un pâlot enveloppé d'un polymère et l'autre dont la peau est striée et marmoréenne, fondent sur lui d'une commune allure, sans jamais se séparer. Le marcheur solitaire prévoit que leurs mains se lâchent et se rangent ; il pourra se frayer un passage vertigineux le long de l'hypoténuse de goudron. Tous trois juchés sur le trottoir, ils ont l'apparente l'intention de s'y maintenir pour ne pas être celui d'entre eux qui manquera de rester hors de la piste poussiéreuse et salissante. Celui-là même qui flanchera et quittera le bitume, d'un piéton dans son bon droit ne sera plus qu'un homme déréglé.

En fait, une seule voie de traverse est envisageable pour ceux qui habitent de l'autre côté de la rue : celle que le dieu a carrelé de pavés droits blancs sur un fond noirâtre. Le dieu de la voie protège le passage zébré, vaille que vaille, en moulinant de sa main puissante et cornée. Par peur de vaciller, peu d'entre les riverains se décident à l'emprunter, chacun restant sur sa rive, les bandes blanches étant espacées les unes des autres par des néants noirs successifs. Si un piéton vient à empiéter sur la chaussée, le dieu giratoire seconde l'agent avec lequel il communique grâce à un dispositif hors du commun : deux cylindres en plastique reliés par une ficelle.

Arrive l'instant où le piéton marchant, minoritaire et malmené par les piétons courant, se trouve en peine d'aligner ses pas sur la même surface réduite et bitumée. Ses bras ballotent, ses hanches se désalignent de ses chevilles et le voilà sur le sentier de terre battue. Il sait qu'il n'a pas le droit de trébucher sur ce non-lieu glaiseux de la grand-rue. Pourtant, il ne cesse de tracer une ligne droite de sa semelle désormais boueuse jusqu'à obtenir l'obscurité mal définie d'un vilain marron, assorti à sa malencontreuse marche illégale. Evidemment qu'on l'a vu. « J'aurais dû tenir mon parallèle » se tourmente le piéton en cavale.

Et à quoi s'agripper si ce n'est au regard d'une passante surgi à l'angle de la rue. Qu'il se permette de regarder en face un visage dans ce monde fait d'une seule rue qui n'a d'yeux que ceux que l'on fixe au sol et de traits que ceux que laisse la trajectoire d'itinéraires minutés, est chose peu habituelle. Aussi est-elle ralentie dans sa course, poudrée de blanc, cernée de bleu et fardée de rouge par la rotation du phare de la voiture alarmée qui arrivera bientôt à leur hauteur.

« Qu'avez-vous à me regarder ainsi ? entame-t-elle.

- J'ai franchi la bordure du trottoir et j'ai cru bon de m'arrimer à votre regard, lui avoue-t-il sur un ton contrit.
- Me direz-vous que ni l'agent ni le dieu ne vous en garde avec tout l'équipement dont ils disposent ?
- L'un et l'autre, si, bien entendu ! répond-il avec assiduité sans saisir la raillerie.
- Alors comment vos pieds ont-ils pu atterrir sur la croûte terrestre de la rue ?
- J'ai manqué d'équilibre. Depuis, mes chaussures sont terreuses et mes pas me portent je ne sais où, s'inquiète le piéton.
- C'est cela de s'élancer sur le sentier de grande randonnée, constate-t-elle avec un air de connaisseuse.
- C'est un faux pas, vous pensez bien que je ne m'y suis pas rué ! lui oppose-t-il, contrarié.
- Ah, donc vous n'arrivez pas à suivre une ligne droite en amenant vos pieds l'un devant l'autre sur une surface lisse ?
- Moquez-vous ! »

Tandis qu'elle trottine au loin et que le piéton est arrêté net, la voiture se gare, l'agent en descend.

« Vous avez bafoué les règles d'urbanisme à trois reprises. La première fois, quand vous vous êtes arrêté, la deuxième fois, quand vous avez flanché, la troisième fois, quand vous avez regardé la piétonne en face. La loi de la rue stipule

que le statut de piéton vous autorise à marcher ou à courir sur le trottoir selon une trajectoire prédéfinie et avec vos pieds pour seul moyen de locomotion. Votre vitesse de marche doit être maintenue à 5 kilomètre par heure et vous ne devez, sous aucun prétexte, arrêter votre pas. Par usage coutumier, vous êtes autorisé à changer de trottoir en traversant sur la voie protégée du dieu qui mesure la distance que vous parcourez, énumère longuement et machinalement l'agent.

- Je sais tout cela, on me l'a assez appris, mais la loi n'a pas prévu d'exception pour ma maladresse.
- Un piéton n'a droit à aucun faux pas ni à aucune erreur de lieu. Et vous n'êtes pas censé fixer un autre piéton du regard. Vous ralentissez son mouvement et le vôtre.
- Mais enfin, vous avez bien vu, je n'ai rien pu faire pour me maintenir sur le goudron. Il fallait que je me raccroche à quelque chose, s'excuse-t-il.
- Evitez-vous les uns les autres, ne vous l'a-t-on pas assez asséné ? Et vous n'êtes pas sans savoir que des puissances naturelles hors cadre régissent ce chemin de cailloux et de bourbe. N'y mettez plus les pieds, s'énerve l'agent.
- Mes pieds y ont atterri, je ne les y ai pas mis.
- Par définition, un piéton maîtrise ses pieds. Vous valez mieux que l'homme hagard et malmené par les éléments. Regardez-vous, vous êtes perdu et crotté, le sermonne-t-il.
- Je vous avoue ne plus savoir où aller.
- Droit devant ! Le trottoir est fait pour vous.. Vous êtes un obligé de la rue, vos pas sont comptés, rappelle l'agent, ne vous essayez pas à crapahuter sur le grand chemin ou je vous arrêterai définitivement, promet-il.

Et portez des chaussures de ville correctes ! Vous n'êtes pas ni en haute montagne ni en rase campagne ici. »

L'agent, rassasié, s'engonce sur son siège et le véhicule s'éloigne sur le large chemin de terre médian. C'est ainsi ; les roues y sont autorisées puisqu'il ne risque rien de vous arriver dans un habitacle. Rien de la nature ne vous parvient du dehors. Remis en marche, le piéton amorce de grandes enjambées puis court tout bonnement pour rattraper celle de qui il a croisé le regard, la bouche et les joues à l'angle de la rue. Il l'aperçoit, postée sur la première bande du passage protégé.

Ne cessant de faire des allers-retours sur lui-même afin de rester en mouvement à la vitesse règlementaire et sans la viser du regard, il la questionne :

« Habitez-vous en face ?

- Non.
- Que faites-vous donc en suspens sur ce rectangle blanc ? Mon cas ne vous a-t-il pas servi d'exemple ?
- Si, justement. Je me suis dit que j'avais envie d'aller cheminer sur la grande chaussée. Le goudron est rébarbatif ; sous mes foulées rien ne se passe, rien ne bruisse, rien ne réagit. Je veux du relief et des couleurs, exige-t-elle d'une voix sûre.
- Voyez-vous cela. Nous sommes piétons depuis que nous résidons dans la grand-rue. Vous ne pouvez pas vous considérer comme une femme libre de ses mouvements. Vos pas vont déborder du tracé et vous serez arrêtée, réplique-t-il, sourd à son entrain. »

Alors qu'elle s'apprête à sauter à pieds-joints depuis la bande blanche en direction de l'ample chaussée, elle se retourne vers lui et l'invite à regarder alentour d'un signe.

« Emprunter ce chemin de poussière est le plus sûr moyen de ne plus souffrir cette rue trop anguleuse et d'aboutir ailleurs, déclare la passante.

Ne pourrions-nous pas nous y laisser aller pour bavasser à notre aise plutôt que de trotter en vain dans un couloir de goudron ? Tout est si plat et sans ampleur sur le promontoire longiligne auquel nous sommes voués que cette platitude entêtée en vient à me faire douter de l'arrondi des angles du monde, poétise-t-elle.

- Allez-vous imaginer qu'il y ait tout un monde ? Pensez-vous à une autre rue ? s'anime-t-il soudain.
- Bien au-delà des aboutissants des rues, je pense à des angles courbes ; les sinuosités d'un chemin perdu, l'arc de cercle bancal d'une borie surgie du village d'altitude déserté, le ploiement des massettes à l'abord du point d'eau et le galbe du flanc d'une roche érodée, se prend-t-elle à rêver.
- Cela me rappelle ce que j'ai commencé à visualiser tout à l'heure lorsque j'ai fait halte sans raison, pense-t-il tout haut.

Et donc, vous pensez atteindre ce que vous décrivez en randonnant sur le chemin de terre... Pourtant, reprend-il, vous le savez, nous sommes les obligés de notre rue. Tout le monde piétine ici et personne ne chemine ailleurs que sur le goudron.

- Encore une ligne droite, encore un angle droit, encore une symétrie, inventorie-t-elle, lassée. Enfin, pourquoi devrions-nous nous cantonner au sol de cet étroit sillage de coaltar, dont le coloris fatigué vire au gris, si morne et si loin du bleu dont nous distinguons encore un rectangle lorsque nous osons quitter le sol du regard ? s'emporte-t-elle.
- Allez-y vous, vous êtes vraisemblablement quelqu'un d'assez à part pour ne craindre ni l'agent de la rue piétonne ni le dieu de la voie piétonne ! remarque-t-il alors qu'elle tangué à l'abord de la ligne de démarcation.
- Nous sommes des marcheurs et nous sommes faits pour marcher où nos pas nous mènent, note-t-elle. Nous autres avons toujours arpenté la terre sous escorte des peupliers, des névés et des cairns. Des allées et venues depuis des espaces exigus vers des plaines immenses et on nous prive d'étendue... »

Elle se dégage du rectangle étiré, dépassant franchement la délimitation de peinture blanche, se positionne de plain-pied sur le sentier et se met à jouer avec une motte de terre qu'elle fait rouler sous la voûte de ses souliers cirés.

Le regard conventionnellement rivé au sol triste du trottoir et trépignant, le piéton ne résiste plus à l'envie de lever les yeux. Là, il est contraint d'assister à une scène attendue : la piétonne a beau essayer d'avancer et de s'extirper, le dieu passeur entrave la voie. Ce dernier brandit un boîtier à cadran dont on dirait qu'il s'apparente à un appareil podométrique.

Il lui annonce qu'elle a dépassé le nombre de pas qu'il a bien voulu lui adjuger et qu'elle n'en fera pas un de plus.